



Collège technique Saint-Jean

À Wavre, un siècle d'humanisme au service des métiers de l'industrie

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Chaque mois, nous vous proposons de remonter le temps et de partir à la découverte de l'histoire de nos écoles. Ce mois-ci : le Collège technique Saint-Jean, à Wavre (CTSJW), qui célèbre son centenaire par des festivités et ses journées portes ouvertes les 13 et 14 mai.

On a du mal à l'imaginer aujourd'hui. L'école qui s'étend au cœur de ce nœud constamment embouteillé que sont la zone commerciale et la sortie de la E411 s'est, durant des décennies, trouvée ici en rase-campagne, dans une zone marécageuse marquant les limites de la petite cité maca. Devenue trop importante pour ses locaux de la Belle-Voie où elle avait déménagé quelques mois seulement après sa création rue de Bruxelles à l'été 1922, l'École professionnelle de mécanique s'est installée dès 1943 sur le site abandonné par les Capsuleries et Laminoirs de Chaudfontaine. Un déménagement d'autant plus impérieux que l'école et le centre de Wavre ont été considérablement endommagés par 5 jours de combats de rue et de bombardements au début de l'invasion allemande en 1940.

Aujourd'hui, 6 bâtiments construits de part et d'autre de la rue lui donnent des allures de petit campus d'enseignement technique. Ce n'est que dans les années 2000 que les derniers ateliers subsistant de l'époque des laminoirs ont été détruits. Mais, avec 330 élèves à Wavre et 460 en alternance au CEFA de Court-Saint-Étienne, Saint-Jean est le principal établissement technique de cette partie de la jeune province.

Malgré son centenaire, ce n'est qu'en... 1992 que l'école a pris le nom du patron du quartier. « Elle s'appelait alors IETW (Institut d'enseignement technique de Wavre), et son identité était un peu floue, cela sonnait 'établissement provincial' avec une connotation un peu négative », dit Benoit Alsteens, le directeur actuel. C'est donc en 1922 que le cardinal Mercier, brabançon wallon et archevêque de Malines, lance l'idée d'une école professionnelle dans laquelle les jeunes destinés à l'industrie viendraient puiser leur formation de mécaniciens-ajusteurs et de mécaniciens-tourneurs. 34 élèves entameront la première année scolaire.

Les industriels locaux sont sollicités à la création de l'école. Luc Mertens a été, 40 ans durant, prof d'histoire au collège. Il est l'auteur de la brochure des 75 ans qui sert de base à celle qui sortira pour les 100 ans. Il resitue : « L'école a énormément évolué, à l'image de la sociologie de la population et de l'économie du Brabant wallon. Il y a un siècle, c'était une région agricole avec de grosses industries, Henricot, les Ateliers De Raedt, les Papeteries de Genval et d'autres, les nombreuses sucreries, la vinaigrerie L'Étoile... Nous formions des ouvriers pour les grosses entreprises et nous avions beaucoup de fils de fermiers qui prisaient particulièrement les cours de mécanique afin de pouvoir entretenir les machines agricoles. C'est tellement vrai qu'à une époque, on a même eu des cours du soir en mécanique pour les adultes et une 7^e professionnelle diesel-hydraulique (ndlr : le système des tracteurs). Dans les années 80 encore, sur la cour, les élèves parlaient wallon entre eux et beaucoup s'arrêtaient, 'petit diplôme', comme on disait, en poche, après la 4^e professionnelle. »



La salle de dessin en 1960 ©DR

Un siècle après la création du collège, la région n'abrite plus d'acteur industriel, sauf C.P. Bourg à Ottignies, mais essentiellement des PME. « *Les employeurs nous sollicitent sans cesse car tous les métiers auxquels nous formons nos élèves sont des métiers en pénurie : l'usinage, la soudure, la mécanique, la menuiserie, les métiers du chauffage et des sanitaires* », poursuit Benoit Alsteens. « *Nos élèves n'ont absolument aucun mal à trouver du travail, à être bien payés, à s'installer à leur compte. Mais il est vrai que, malgré tout, il y a un déficit d'image des métiers industriels, a fortiori dans cette partie du Brabant wallon dominée par l'université de Louvain-la-Neuve.* »

En termes de bonne image, celle du collège a largement dépassé Wavre. « *Aujourd'hui, les élèves wavriens ne sont plus majoritaires, ils viennent de Jodoigne comme du sud de Bruxelles. Les lignes TEC Conforto rendent Auderghem, Ixelles ou Woluwe plus faciles et plus rapides d'accès que l'autre côté de Bruxelles. Et il faut bien avouer que les écoles qualifiantes bruxelloises ont parfois mauvaise réputation. Notre apprentissage n'est pas que technique. Nous tenons à ce que les élèves aient une formation humaniste et citoyenne. Nous mettons ainsi un point d'honneur à aller chaque année au théâtre avec nos élèves. Le centre de notre activité, c'est l'enseignement technique industriel et de la construction. Mais, pour nous, la gestion, le contact et le respect du client sont des facettes indispensables du métier.* » ■



©DR

L'héritage des patrons brabançons

De son passé industriel, le centre du Brabant wallon n'a gardé que de rares stigmates. Le Parc à mitrilles à Court-Saint-Étienne est tout ce qui reste des usines Henricot tandis que les Papeteries de Genval ont cédé la place à un complexe immobilier et commercial. Ce qui est encore présent, en revanche, c'est l'héritage dans le domaine de l'enseignement de ces patrons paternalistes désireux de former leur propre main-d'œuvre qualifiée.

À Court-Saint-Étienne, l'école technique provinciale a été créée par Henricot, le patron libéral des aciéries. Mais c'est le CEFA, piloté par le Collège technique Saint-Jean de Wavre, qui occupe les anciens bureaux de l'usine ! Le CTSJW a été, lui, soutenu par le très catholique fondateur des Papeteries, Auguste Lannoye (photo en médaillon), dont le nom sera accolé à celui de l'établissement à sa mort en 1938. « *Le cardinal Mercier pensait qu'une telle école devait s'appuyer sur les industriels. Contacté par l'abbé Mottart, doyen de Wavre, De Raedt, qui possédait une usine de ventilateurs à côté de la sucrerie, fit appel à Lannoye* », dit Luc Mertens, historien de l'école.

À l'été 1922, Auguste Lannoye, ancien du collège de Malonne, inaugure l'École professionnelle de mécanique d'un vibrant discours mettant en valeur la place de l'ouvrier dans la société et son indispensable instruction dans la technique et la pratique de son métier. Lannoye avait ouvert ses papeteries à Genval en 1904 avant de s'étendre à Mont-Saint-Guibert. Son succès reposera d'abord sur une invention de son cru – le « triturateur Lannoye », un broyeur à vieux papiers – puis, surtout, sur le développement d'un nouveau produit. Spécialisé dans le papier peint, Lannoye met en effet au point un revêtement de sol à base de pâtes cartonneuses. Il lui donne le nom de balatum et l'envoie, grâce à un prix de revient peu élevé et à une solidité à toute épreuve, dans le monde entier. Inventé à Genval, le balatum connaîtra un véritable boum dans les années 50. 1.250 personnes travaillent alors sur le site.

Patron social, Lannoye est un catholique convaincu : des crucifix pendent au mur de ses usines tandis qu'il subsidie nombre d'institutions chrétiennes et crée un système d'allocations familiales avant l'heure. Devenu bourgmestre de Genval (aujourd'hui partie de Rixensart), il façonne le village autour de son usine : apparaissent des maisons ouvrières, l'école Saint-Léon à La Hulpe, le collège Saint-Augustin à Genval et, en mémoire de son fils Pierre mort de la diphtérie à 5 ans, l'église Saint-Pierre avec son clocher au style moderniste. Autant de traces toujours visibles d'un passé quant à lui disparu. ■

Votre école a une histoire ?

Contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be